

Après une rupture, un homme récrit *La Divine Comédie*, pour dépasser les cercles de l'enfer.

# fantasmes

ROBERTO GAC *La Guérison (La Différence)*



A quoi bon écrire ? Question lancinante et épidermique, que tant de prétendus écrivains hexagonaux s'acharnent à esquiver. Roberto Gac n'est pas de ceux-là, qui prend à bras-le-corps la question de l'écriture et de son efficacité. *La Guérison*, deuxième volet d'une "pentalogie" commencée avec le *Portrait d'un psychiatre incinéré* (publié en 1999), est un bien curieux objet, une sorte d'ovni littéraire qu'un premier regard distrait pourrait assimiler, au pire à un simple exercice de style, au mieux à

une esbroufe mystificatoire. L'argument est relativement simple : le narrateur, un médecin indien chargé de lutter contre l'alcoolisme au Chili, rencontre une certaine Béatrice, fille d'un riche homme d'affaires nord-américain. Après une brève idylle, celle-ci le délaisse. Dès lors, il sombre dans l'alcool et la folie, pense être la réincarnation de Dante et se lance dans l'écriture d'un remake de *La Divine Comédie*.

Où l'on retrouve le fameux triptyque Enfer/Purgatoire/Paradis revu et corrigé ainsi : la folie/la psychanalyse qu'il entame/l'Amérique façon rédemption burlesque. Le tout prend la forme d'une logorrhée frénétique, comme pour mieux restituer l'ampleur de la confusion qui s'empare du médecin halluciné. On l'aura compris, *La Guérison* est un texte du deuil, une tentative délirante de déprise amoureuse, forgé dans une langue baroque. Et, par-delà ses méandres narratifs, c'est avant tout le dispositif qui retient l'attention du lecteur : le télescopage des langues (on passe tour à tour de l'espagnol au français via l'italien) et des époques, comme pour mieux illustrer l'idée d'une littérature multilingue, d'un texte qui fuirait de toutes parts, à l'image de la schizophrénie hagarde du narrateur.

Tableau clinique aux allures de roman épique (ou l'inverse), *La Guérison* est donc avant tout un texte expérimental, limite *borderline*, qui n'est pas sans évoquer *L'Ermite de la 69<sup>e</sup> Rue*, le roman-testament de Jerzy Kosinski. Comme Kosinski, mais d'une manière différente, Gac repousse les limites de la fiction, en se saisissant de la question du *je* écrivain, sujet abyssal et morcelé, qu'il s'agit de ressaisir par le travestissement de la fiction. A ce jeu-là, Kosinski y avait laissé sa peau. Gac, lui, est toujours vivant. C'est déjà ça.

**Yvan Gattegno**

2 volumes, 149 F.